

ISI Nuits
SONORES

Libé

JEUDI 11 MAI 2023

La fête est une vie

Du 17 au 21 mai, le festival lyonnais propose
une programmation pleine d'énergies,
en hommage à la scène ukrainienne.

PHOTO MARION BORNIAZ

(PUBLICITÉ)

La culture rayonne

Les Grandes Locos rassemblent

Communication Métropole de Lyon - 2 mai 2023 12:27 - Site de l'ancien technoparc industriel INCI de La Mulotière

MÉTROPOLE
GRAND LYON

À partir de 2024
Les grands événements culturels
et artistiques dans un lieu unique !

EDITORIALPar
OLIVIER LAMM**Miracle**

Qui se souvient des bals clandestins, en France, pendant la Seconde Guerre mondiale ? Interdits dès la drôle de guerre, puis sous l'occupation, ils ont pourtant pullulé partout sur le territoire, malgré la morosité et la répression vivace, dans les maisons vides, les champs, les arrière-salles des bistros. Les valseurs et valseuses devaient alors beaucoup à l'accordéon. Un instrument complet, magique de par son volume sonore et sa portabilité, remplacé aujourd'hui, sous d'autres latitudes, d'autres menaces, par le groupe électrogène. La jeunesse ukrainienne, puisque c'est d'elle dont on parle, n'a presque jamais cessé de faire la fête depuis le début de l'assaut russe sur son territoire, le 24 février 2022. A Kyiv, au fameux club K41, on danse dès que possible, du milieu d'après-midi jusqu'aux dernières minutes qui précèdent le début du couvre-feu. Harry Pledov a déjà organisé deux festivals depuis le début de la guerre, Art Weapon et Brudnyi Pes. Plus près encore des ruines, l'association Repair Together organise avec des bénévoles des «clean-up raves», des opérations de déblaiement accompagnées musicalement par la crème de la scène électronique ukrainienne. Par quel miracle, avec quel courage, quelle folie, s'interroge-t-on depuis ce côté de l'Europe pacifié ? Depuis le temps que la question se pose de ce qui nous pousse, de l'envie d'évasion ou d'embrasser le réel, à créer, nous réunir, danser, voilà que le peuple ukrainien nous apporte une réponse claire, tranchante, manifeste : il n'y a rien de subsidiaire, encore moins de trivial, dans la fête. Elle n'est pas un supplément à la vie, ni à la survie, elle lui appartient intégralement. Aussi rien ne rime à une extinction des feux, même quand le pire survient. Cette année à Nuits sonores, on dansera ainsi, avec le peuple ukrainien, à distance, en son honneur, comme il danserait pour nous. Pas pour la paix, mais avec la paix, en concorde, bouleversés, optimistes, désespérément. ◆



Depuis la guerre, «je joue de la musique plus deep, plus complexe, plus sombre parfois», assume Nastia. PHOTO DMITRY KOMISSARENKO

D'Anastasia Topolskaia, on avait retenu qu'elle était une DJ superbement énergique, au fort esprit d'indépendance, et que la scène techno ukrainienne lui devait énormément. Une grosse bosseuse, passée en quelques années des petits clubs de Ternopil aux plus grosses scènes et festivals du monde, qui n'avait pas volé sa place en une de *Mixmag*, et dont le nom du deuxième label, Nechto – anagramme de «techno», qui signifie «autre chose» en ukrainien – en dit long sur sa capacité au grand écart, des halls géants des grandes raves commerciales à son penchant pour les sons les plus audacieux. Puis la Russie a envahi son pays, et Nastia, née au Donbass, grandie à Donetsk, est devenue quel'un d'autre aux yeux du reste du monde comme aux siens. Exilée du jour au lendemain, avec sa fille (*«J'ai roulé vingt-quatre heures sans discontinuer, pour atteindre la Pologne»*), elle vit depuis aux Pays-Bas, poursuivant sa carrière, mais comme projetée dans une autre réalité. Œuvrant pour elle-même, ses proches, et son pays, dont elle est devenue émissaire, prenant la parole dès qu'elle le peut pour témoigner de la vie et de la mort qui rôde en Ukraine, mettant son talent et son énergie au service d'événements caritatifs. Une manière d'agir, comme de survivre, pendant que son peuple, chaque jour, se bat. De passage à Kyiv, Nastia a répondu à nos questions à distance, depuis sa voiture.

Comment allez-vous ?

C'est comme une immense vague, qui va, qui vient, qui monte et qui descend. L'année qui s'est écoulée depuis le début de la guerre est la plus difficile de ma vie. Pourtant, j'apprends, énormément. J'essaie de faire au mieux avec tout ce qui s'impose à moi, d'être la meilleure personne possible. Je vis ma vie.

La guerre vous a-t-elle changée ?

Je suis une nouvelle personne.

Vous êtes de passage à Kyiv. Pour raisons familiales ?

Ma mère habite près de Kyiv, mes amis sont ici, aussi les médecins qui me suivent. J'ai aussi des impératifs administratifs, parce que je suis une citoyenne ukrainienne, que je paye mes impôts ici, j'ai tout un tas de documents à remplir et à récupérer. Je dois venir de temps en temps pour respecter mes obligations.

Avez-vous songé un moment que votre activité, votre travail, seraient difficiles à poursuivre dans le contexte de la guerre ?

Dans ces circonstances, l'entertainment est sans doute le métier le plus difficile à poursuivre. Je ne compare pas avec les volontaires sur le front, bien sûr. Mais dans le domaine de la culture, certainement. C'est psychologiquement éprouvant. Je joue partout dans le monde, devant des publics très variés mais qui sont tous décalés avec mon peuple et mon pays. Les premiers six mois de la guerre ont été particulièrement difficiles. J'ai répondu à une interview filmée pour *Beatport*, pour la série «Off the Record». Ils m'ont filmée au travail, en train de mixer au club Printworks, à Londres. On peut voir des images du public en train de prendre du bon temps, montées en alternance avec des images de la guerre. Le contraste est énorme. Il est impossible pour moi de me détendre, sauf en éteignant autant que possible mon cerveau. Dans ces moments-là, je fonctionne tout juste. Je fais mon travail fonctionnellement. Que puis-je dire d'autre ? Je suis une professionnelle, le minimum que je puisse faire est de le rester.

Ça signifie faire danser, malgré tout ?

Je n'ai pas le droit de transmettre ma peur et ma tristesse au public qui vient là pour s'évader de ses propres griefs, de ses galères. Quand je joue, j'ai l'impression d'être de l'autre côté d'un fleuve.

Nastia

«Tout arrêter n'est pas une solution envisageable»

La DJ ukrainienne exilée revendique une techno de combat, en soutien à ses compatriotes sur le front. Elle sera à Lyon lors de la première soirée des Nuits sonores.

La musique que vous jouez est-elle la même que celle d'avant le début de la guerre ?

Je joue de la musique plus *deep*, plus complexe, plus sombre parfois. Comment balancer un remix de Britney Spears ? Ça ne résonne plus. Je suis une artiste, pas une businesswoman, et je n'ai pas d'autre choix que de trouver une musique qui soit en phase avec ce que je ressens, qui représente mes propres réflexions sur la musique en général, à l'instant T. Sans abandonner les danseurs. C'est un équilibre. Tout est une question d'équilibre.

Comment avez-vous découvert la techno ?

La radio a été très importante. J'ai grandi dans l'est de l'Ukraine, dans la région de Louhansk, au Donbass, dans un tout petit village. Mon père habite toujours là-bas. Je me souviens que le signal de ma station de radio préférée ne portait que dans une partie de la maison. Je suis devenue DJ en 2005. J'habitais à Donetsk, où je suis allée faire mes études après le lycée. J'ai d'abord été *gogo dancer* dans un club, un bon moyen de gagner ma vie, si on n'a pas besoin de trop de sommeil. J'étudiais la journée, et je dansais la nuit. Et j'étais très intéressée par le boulot des DJ. J'ai appris sur le tas, très vite. J'ai commencé à enregistrer des sets et à les envoyer à droite, à gauche. Mon tout premier set, je l'ai joué à Ternopil. J'ai eu de la chance, et rapidement, connu un certain succès. Mon premier gros gig, c'était au festival KaZantip, le rendez-vous incontournable de la musique électronique dans la région à l'époque. Après, j'ai beaucoup joué au Bassiani, à Tbilissi [en Géorgie], et tourné dans les pays post-soviétiques.

Pourquoi, selon vous, la techno a joué un rôle si central dans la renaissance culturelle des pays d'Europe de l'Est ?

La techno a joué un rôle central dans le monde entier. Parce que c'est une musique sans parole, neuve, basée sur le principe d'innovation, et qui a développé sa propre culture. Pour moi, la techno, ça a été comme le premier iPhone que j'ai tenu entre mes mains. Tout est nouveau et évident, c'est stupéfiant. Il ne faut pas non plus oublier l'importance de la drogue. La techno et la drogue, c'est une synergie – elles se sont entraînées, d'une certaine manière. La techno est la meilleure musique que l'on peut écouter sous ecstasy. Tous les phénomènes culturels qui ont explosés et grandi à toute vitesse, de manière exponentielle, sont provoqués par des combinaisons de facteurs.

La techno, comme culture jeune, a aussi tout de suite revêtu un aspect politique. En Ukraine un peu plus qu'ailleurs, notamment pendant la révolution de Maidan.

À Kyiv comme à Detroit, où les inventeurs de la techno se sont inspirés des ruines politiques et architecturales de leur ville, et de leur colère contre leur environnement. Il n'y a pas de révolution musicale sans politique. Le mot révolution est un mot politique. La techno a servi de vaisseau pour faire entendre aux dirigeants ukrainiens les messages de la jeunesse, comme en Géorgie, ou en Palestine. Au début de la guerre, les messages politiques contre la Russie ont fusé dans les clubs. Symonenko, un résident de mes soirées Nechto, a fait un morceau avec la fameuse phrase «*Ruski korabl'idi nachuj*» [*«Navire de guerre russe, va te faire foutre»*, soit la dernière phrase proférée par le soldat ukrainien Roman Gribov, stationné sur l'île des Serpents en février 2022, lors de l'attaque russe sur l'île, ndr].

Ressentez-vous comme un poids de représenter le peuple ukrainien quand vous jouez ou prenez la parole hors d'Ukraine ?

Je refuse de rester silencieuse sur ce qui arrive à mon pays, je veux l'aider à se faire entendre. Et ça n'a jamais été un poids ni une difficulté. Ça m'aide. Je me sens utile, pendant que d'autres se battent sur le front. L'Ukraine me manque. Je veux aider autant que possible mon pays à gagner et sortir de cette guerre. Et rentrer chez moi.

Etes-vous soutenue par les pouvoirs publics ukrainiens ?

Indirectement. On dit qu'il y a deux fronts, celui de la guerre, sur notre territoire, et celui à l'étranger. En Ukraine, certains se battent pour maintenir la culture vivante, d'autres organisent des fêtes, des réunions, des événements culturels. À l'étranger, certains, comme moi, qui ai fui l'Ukraine au premier jour de la guerre, œuvrent dans des endroits qui sont devenus inaccessibles à ceux qui sont restés.

On entend peu parler des événements organisés en Ukraine. On sait que certains clubs, comme le K41 ou le Closer, à Kyiv, organisent régulièrement des soirées.

Avec le couvre-feu, tout doit se dérouler de jour. Il faut se munir de groupes électrogènes, en cas de coupure électrique. Il faut avoir un abri anti-aérien à proximité, ou dans le club où la soirée s'organise. Malgré toutes ces complications, il y a beaucoup d'événements dans des lieux secrets. Ces gens maintiennent notre culture en vie. C'est un incroyable défi. En même temps, comment faire autrement ? Tout arrêter n'est pas une solution envisageable. Les gens trouvent toujours le moyen de continuer – tant qu'ils sont en vie. Même quand les conditions sont si difficiles. Notamment avec cette loi martiale discriminante qui empêche les hommes en âge de se battre de quitter le territoire. C'est pour ça que la plupart des artistes ukrainiens que vous avez vus en France cette année sont des femmes.

Vous arrive-t-il de jouer ou sortir en club quand vous passez en Ukraine ?

Je suis allée au Kyrylivska, ou K41 comme on l'appelle. Une soirée de jour, qui commence vers 15 heures et finit à 21 heures. C'était plein ! Et si joyeux. Ça m'a fait énormément plaisir de voir tous ces jeunes gens si bien habillés, si sexy, si enjoués. En temps de guerre, nous avons absolument besoin de lieux où oublier ce qui se passe à l'extérieur des murs, le temps de quelques heures.

Ressentez-vous du soutien quand vous jouez à l'étranger ?

Je ne peux pas me permettre de dépendre des réactions ou du genre d'accueil qu'on me fait quand je joue. Je dois m'en protéger. Peu importe que ça soit positif ou négatif, c'est toxique. Après, j'ai été d'abord touchée de voir les initiatives qui s'organisaient au début de la guerre, des compilations et des soirées caritatives, à une échelle plus grande que ce que j'aurais attendu. J'ai aussi été déçue de voir le peu d'importance que certains accordent au silence de certains artistes russes [*Nina Kraviz, ndr*]. Selon moi, les artistes russes doivent se prononcer clairement sur le sujet de cette guerre avant de pouvoir continuer leur carrière internationale. Le public a besoin de savoir de quel côté ils se situent ! C'est la moindre des choses. Mais certains promoteurs de concerts s'en fichent. Qui sont-ils pour oser déclarer que la techno est apolitique ? J'ai découvert une communauté de professionnels lâches, et cyniques, qui n'ont que l'argent en tête, et très peu de sens de responsabilité. Faites jouer des artistes si ça vous change, mais imposez-leur des règles. Je suis désolée que ça vous fasse sortir de votre zone de confort. Mais vous savez quoi ? Les Ukrainiens n'ont pas eu le choix.

Recueilli par O.L.

NASTIA le mercredi 17 mai à la Sucrerie.



L'artiste et productrice Eloi. PHOTO APOLINE BAILLET

Eloi, playlist de bon aloi

En live le 18 mai au Sucre, la jeune artiste propose cinq titres pour se défouler et créer l'euphorie.

Deux ans après, on ne s'est toujours pas remise de sa reprise de *Jm de ouf* de Wejdene, brillamment avalée et transformée en lingot d'or aux reflets euphoriques sur son second EP, *Pyrale*. Après avoir brièvement existé sous la forme de Criskat Palace, la jeune artiste fraîchement diplômée des Arts-Déco se réinventait en 2020 avec un premier EP traversé d'énergies new wave. Arpeggiateurs non alignés, diction un peu à la masse, voix salopées dans des tonnes d'effets, non seulement l'ensemble ne se souciait pas le moins du monde d'être banal mais brandissait crânement son approximation. Le second EP consolidait avec talent cette base esthétique, et partout on s'enflammait pour cette fascinante tête de pioche - on retient en particulier son feat avec Zuukou Mayzie. A présent, la Parisienne poursuit ses études aux Beaux-Arts tout en préparant, sur son propre label comme tout jeune artiste qui se respecte, la sortie de son premier album intitulé *Dernier orage*. Elle sera en live le 18 mai aux Nuits sonores et nous livre pour l'occasion une playlist à consommer en cas d'envie de sang.

GRLwood I'M YER DAD

«Power song pour secouer la tête un peu trop fort. Utile pour se transformer en caricature monstrueuse et déclencher d'agréables montées de testostérone.»

Laura Les HAUNTED

«Une basse qui envoie dans l'euphorie et la voix pitchée et hurlante de Laura Les pour faire des bonds entre le lit et le plafond. Elle nous raconte ses pires cauchemars et on y croit.»

Crystal Castles CONCRETE

«Extrait du dernier du duo. Encore un concentré de rage qui nous irradie des pieds au sommet du crâne. Epique.»

Sexy Sushi TU DÉGAGES

«Impossible d'éviter Sexy Sushi, ça résonne forcément depuis ma chambre jusqu'à mon hall d'immeuble. *Tu dégages*, c'est la meilleure chanson pour cœurs brisés très en colère, à écouter en boucle sans interruption jusqu'à disparition des symptômes.»

The Runaways CHERRY BOMB

«Entendu la première fois quand je passais un été enfermée à jouer à *Guitar Hero* non-stop. Une grosse claque et un fanatisme grandissant pour Joan Jett et Cherie Currie. Inlassablement!»

MARIE KLOCK

Holy Tongue et Camion Bazar, sur les chapeaux de roue

La percussionniste italienne au groove dingo et le groupe écologiste délesté de sa fourgonnette seront sur scène les 19 et 20 mai.

HOLY TONGUE

D'aucuns diraient que Valentina Magaletti papillonne. Thurston Moore, Sampha, Nicolas Jaar, ses propres groupes Tomaga (avec le regretté Tom Relleen), CZN ou Vanishing Twin, sans parler de ses expériences sur la batterie en porcelaine du plasticien Yves Chaudouët, la



percussionniste italienne, installée à Londres, fait feu de tout bois, toutes peaux dans la musique qui cherche, d'un folklore sud-italien réimaginé jusqu'au post-punk le plus débridé. Mais il faudrait parler de vortex plutôt que de chaos, tant le travail de Magaletti est reconnaissable dans son aspiration faite esthétique, ce sens du groove dingo, queer au max, dont la forme impossible à étiqueter oscille en permanence entre la construction et la déconstruction. Ecoutez donc le premier album officiel de Holy Tongue, le band de dub tribal qu'elle a fondé avec l'hyperactif techno Al Wootton et qu'a récemment rejoint le Japonais Susumu Mukai, tantôt signé chez Ed Banger sous le nom de Zongamin : quand bien même aucun coup de caisse claire ne tombe tout à fait droit, on y hoche la tête non-stop, comme si Sly & Robbie se cachaient dans le déluge d'échos et de SFX industriels. A ceci prêt que Valentina Magaletti ne se contente pas de mettre en mou-

vement la musique, elle la peuple du bout des baguettes d'organismes et de respirations. Si bien que la musique de *Deliverance And Spiritual Warfare*, dont les branchages remontent jusqu'aux plus feuillus projets du label On-U Sound (Missing Brazilians, African Head Charge) ou à la library music la plus zarbi (Egisto Macchi...) finit par nous convaincre qu'elle n'existe sur la terre que par ses propres moyens, univers clos et autosuffisant, cosmos aural prêt à remplacer le nôtre. Un monde parallèle à découvrir à la Sucrière le 20 mai, sur la même scène qu'Adrian Sherwood.

CAMION BAZAR

En 2015, deux éternés de la teuf débarquaient dans les nuits techno mastodontes de la capitale française. Un renouveau des musiques électroniques et de leur public s'y opérerait alors dans un mélange de frénésie et de sérieux un peu froid, taillé dans la noirceur, franchement plan-plan. «*Ça n'était pas tant la musique qui était problématique que l'état d'esprit*, se souvient Benedetta. *Paris était assez coincé, on ne s'amusa pas trop. La nuit était froide.*»

Face à l'ennui, ils ont créé Camion



Bazar. Une sorte de phare au milieu des ténèbres, une oasis, un vrai camion complètement déléuré, planté à l'extérieur des hangars, hors de portée du boum-boum. Romain Play a commencé à y mixer seul, avant d'être rejoint par sa compagne. «*Je jouais tous les genres, toutes les esthétiques*, ajoute-t-il. *Certains clubs ne voulaient pas de moi parce que j'étais trop foufou.*» Pour les fê-

tards, voir déborder ce mélange de rouge, de rose, de jaune, cette baraque à frite bruyante, était semblable à une respiration. Il n'était d'ailleurs pas rare de les voir danser sur le toit du véhicule. C'était, surtout, un lieu d'expression de musiques plus souriantes, de la house à la variété française, des Antilles au funk. C'était bien. Oui mais voilà, les choses ont changé. Romain et Benedetta ont traversé la France, Navarre et grosso modo l'Europe à bord de leur camion, tout en cherchant à être admis dans les circuits plus traditionnels, plus club. Ils y sont parvenus. Cette année, ils ont même décidé de reprendre temporairement leur liberté totale en laissant le camion au garage. «*Il va nous manquer, mais il nous ferait pas mal de portes*, avoue Benedetta. *Désormais, on se concentre sur notre nouveau projet.*» Depuis deux ans, Camion Bazar travaille en effet sur un live centré sur la thématique écologique, cherche à délaissier un peu l'activité de DJ pour se concentrer sur celle de «musiciens». Ont-ils muté par lassitude? «*Ce qui est certain, c'est que ça ralume une flamme, celle qui nous donne encore envie de faire ça jusqu'à la fin de nos jours*», assure Benedetta. Aux Nuits sonores de Lyon, ils se produiront le 19 mai dans leur plus simple appareil, dans leur nouvelle configuration. Au cœur du boum-boum.

OLIVIER LAMM
et BRICE MICLET

LIBÉ.FR

Les Nuits sonores, c'est aussi sur Arte.tv, en direct et en différé : le Live Twitch de l'émission Laser Disc le 18 mai ; Jana Woodstock, Blawan, Ellen Allien, le 20 ; la programmation secrète, le 21.

LES COUPS DE CŒUR DES PROGRAMMATEURS

Standard Deviation. «Label ukrainien basé à Kyiv, au confluent de la musique, de l'art et de l'édition, il émane du club K41, un acteur majeur de la scène club européenne. Depuis le début de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, il a joué un rôle important dans la sensibilisation des consciences sur l'état de la scène culturelle ukrainienne. Cette dimension politique nous intéresse particulièrement pour Nuits sonores Lab : comment les structures culturelles indépendantes et les artistes peuvent jouer un rôle dans le contexte actuel. Lors d'une table ronde, le label mais aussi des artistes en direct depuis l'Ukraine poseront la question de l'intégration des artistes ukrainien-ne-s dans les scènes des pays et des villes où ils et elles ont été forcés de s'installer. Katarina Gryvul représentera le label sur une scène de Nuits sonores. Son approche artistique laisse présager un moment chargé en émotions au cœur de la première journée du festival.»

Juliette Josse, programmatrice Nuits sonores Lab

Hadj Sameer. «La programmation de Nuits sonores, c'est avant tout des lieux et les histoires qui s'y accrochent. Le DJ et digger Hadj Sameer, programmé

en open air sur la place Guichard dans le quartier de la Guillotière, est peut-être celui qui nous raconte le mieux l'histoire musicale de ce quartier. La Guillotière a en effet été marquée dans années 80 et 90 par une production musicale raï, chaoui et staïf foisonnante, mais inconnue des Lyonnais. Il était évident pour nous de "remettre le raï au centre du village".»

Pierre-Marie Oullion, programmateurs Nuits sonores

Sassygirl. «Sons ultrasynthétiques, effets granulaires, autotune poussé à son paroxysme : fière représentante du son "neoperreo", Sassygirl pousse le reggaeton dans ses retranchements esthétiques. Fini le reggaeton aux paroles misogynes : l'Argentine donne un espace d'expression aux personnes marginalisées, aborde une multitude de sujets politiques, n'hésite jamais à revendiquer fièrement sa sexualité, prônant une danse désinhibée, triomphante de la masculinité toxique. En somme, Sassygirl est de ces artistes qui enfreignent les normes sociétales pour obtenir leur dû. Elle nous plongera sur Nuits sonores dans un live explicite et libéré, à travers son monde réinventé.»

Pierre Zeimet, programmateurs Nuits sonores